

NICOS
PANAYOTOPOULOS
TOUT SEUL
Prophétie autobiographique





© Les Éditions du Sonneur, 2018

Titre original : *Ολομόναχος, αυτοβιογραφική προφητεία*

Collection dirigée par Martine Laval

ISBN : 978-2-37385-082-6

ISSN : 2495-2680

Dépôt légal : septembre 2018

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

**NICOS
PANAYOTOPOULOS**

TOUT SEUL

Prophétie autobiographique

traduit du grec par Gilles Decorvet

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

L'écrivain grec Nicos Panayotopoulos, d'habitude plus enclin à la fiction, à l'imaginaire qui flirte avec le fantastique ou l'étrange pour dire le monde, délaisse le roman. Pour notre collection, il s'empare d'un genre nouveau pour lui : le récit autobiographique. Il se met en première ligne, à savoir en danger, frontal. Il ose le « je » et confère pourtant à ces deux petites lettres une valeur universelle. Son récit Tout seul est une manière de missive porteuse de rédemption s'envolant au-delà des frontières et des cultures.

Depuis la nuit des temps, on le sait bien, la famille est source inépuisable de littérature. Tout s'y cristallise, tout s'y déchaîne. Amour et haine bien sûr, avec leur lot d'incompréhension, d'amertume, de violence. Nicos

Panayotopoulos se raconte et raconte d'un même élan les relations si souvent (ou trop souvent) conflictuelles entre un père et son fils, quand l'incapacité de parler – de se parler – envenime l'existence de chacun. Et voilà que le père meurt brutalement, emportant avec lui son silence obstiné, toute une vie à calfeutrer un secret, une honte. Et puis voilà que l'auteur, tout aussi brutalement, se voit séparé de son jeune fils.

Nicos Panayotopoulos serait-il condamné à reproduire ces non-dits qui prennent forme de désamour, ces silences qui mènent vers le même abîme de solitude ?

Dans une Grèce engluée dans ses traditions culturelles, religieuses et politiques, Nicos Panayotopoulos interroge le fil si ténu de l'amour filial, de la fidélité et de

la transmission. Il le fait ici en écrivain, en développant des perspectives, des regards, en partageant avec pudeur ses doutes et ses inquiétudes, en affirmant avec force le pouvoir de la littérature. Ce que la vie signifie pour lui ? Écrire, écrire, et encore écrire. Trouver la distance, le ton, pour enfin conjurer nos blessures communes.

Tout seul, récit à fleur de peau, exorcise nos démons et nous réconcilie avec l'espoir. Nicos Panayotopoulos fait le pari qu'il n'est jamais trop tard pour la tendresse, la parole, jamais trop tard pour imaginer une réconciliation... pour écrire cette histoire à son fils.

MARTINE LAVAL

*Aux deux Aléxandros :
mon père, découvert trop tard,
mon fils, enlevé désespérément tôt.*

Fantôme à domicile

Je me réveille avant l'aube, à l'heure où tout le monde est seul. L'appartement est vide. Le lit et le matelas ont été livrés hier, grâce à l'intervention décisive d'une amie – en principe il faut patienter un mois avant la livraison mais, en faisant jouer ses relations, l'amie a obtenu que ma commande remonte en tête de liste. Nul n'avait plus besoin que moi d'un matelas. Elle m'a offert aussi une paire de draps. À part le nouveau lit et le matelas, une grande table meuble l'appartement. Cadeau d'un ami. Du bon bois – nous nous sommes cassé le dos à la hisser jusqu'au quatrième, l'ascenseur se révélant trop étroit. La surface gardait le souvenir des élans créatifs de ses deux garçons. Taches noires, asymétriques, et entailles dues à une guerre non sanglante. Les voir m'était trop douloureux. Elles me rappelaient une autre table, si brutalement abandonnée. Muni de papier de verre, j'ai

passé deux jours à polir celle-ci afin d'en effacer pour toujours les traces de vie précédentes.

Un lit et une table sont les uniques objets occupant les cent mètres carrés qui abritent mon existence. En temps normal, je m'y sentrais heureux. J'adore les espaces, les lieux dégagés – commodités dont je me suis longtemps vu privé. Là, ils me rappellent simplement mon état d'exilé. Mon éviction. L'inique, l'émotion spoliation de tout ce que je possédais jusqu'alors. Ils me rappellent – comme si je pouvais l'oublier – que me voici brusquement *tout seul*.

Le visage que j'aperçois dans le miroir de la salle de bains m'est péniblement familier. Mais ce n'est pas le mien. Les profondes stries sur la peau proviennent du sommeil. Et ce regard, c'est mon regard, je le reconnais, cependant il appartient à une autre personne qui vient de très loin, du fond du temps. Voilà déjà dix ans que mon père est mort. Il est mort mais il n'est pas parti. Je reconnais les rides sous les yeux et autour de la bouche, surtout quand je pince les lèvres pour marquer ma surprise. Il m'imité aussitôt, en y ajoutant une ébauche de sourire.

« Quoi? Tu pensais pouvoir m'échapper? » semble-t-il me dire.

Je fronce les sourcils, agacé. De profondes stries creusent immédiatement son front avec une pointe de sarcasme.

« Allons, fais-moi plaisir : ne joue pas les étonnés! »

Je lève la main pour lisser mes cheveux hirsutes et je souris, parce que je sais qu'il croira à un geste délibéré de ma part, visant à lui montrer que ma chevelure est plus épaisse que la sienne, les racines plus fortes : j'ai hérité des cheveux de ma mère. Il me rend mon sourire, en copiant mon geste, si ce n'est que sa main s'avance un peu plus, remonte au-dessus des tempes, une zone où deux larges langues de peau nue repoussent les régions pileuses, dessinant deux criques bien visibles.

« J'ai le front de grand-papa », je lâche ; et ces paroles ont valeur de reddition sans conditions.

« La couleur, c'est de moi que tu la tiens », il triomphe.

Sans vernis

Il vient souvent me rendre visite, mon père, ces derniers temps. Il vient et on se parle, comme si c'était l'heure de nous dire enfin ces choses que l'on ne se disait pas quand il était temps. « Pourquoi maintenant ? » je veux lui demander. Mais j'y renonce. Parce qu'au fond je sais. Il prend sa tranquille revanche.

« Tu crèveras seul », je lui balançais quand j'avais quinze ans, à l'époque où je me sentais invincible et que je claironnais à tout vent mon arrogance. Je croyais alors que mon père avait le don de faire le vide autour de lui. Il n'avait pas d'amis, ne voyait chez les autres que des ennemis potentiels. Je ne savais rien de lui, je pensais tout savoir.

Mon père vient s'asseoir à ma table. Il caresse de la paume le bois fraîchement poli.

« Tu devrais lui passer une couche de vernis », il me conseille. « Histoire de la protéger. »

En disant cela, il est réellement soucieux. Je ne m'en doutais pas à l'époque. Maintenant j'en sais un peu plus. Il ne parle pas de la table. Il veut m'atteindre moi, me toucher, mais ne sait pas comment s'y prendre. Il n'a jamais su. Le contact physique lui coûtait. Même nous, il nous saluait d'une poignée de mains. Petites infirmités qui passent inaperçues aux yeux du peu soupçonneux visiteur et se révèlent indéchiffrables pour l'étranger attentif. Maintenant que me voici plus conscient des choses, tout cela fait sens. Sauf qu'il est trop tard. Trop tard pour le serrer dans mes bras, trop tard pour le faire profiter de mon nouveau savoir.

« Il ne risque rien, n'aie pas peur », je lui dis, puis je caresse le bois de la main, effleurant la sienne comme par mégarde.

Moi non plus je ne parle pas de la table.

Moi non plus je n'ai pas le contact facile.

ooo

Mon père est mort au service des soins intensifs à l'hôpital Hippocrátous, à Athènes, un jour de février 2007. C'est une infection respiratoire qui l'a tué – même si en fait son cœur l'avait déjà trahi. Malmené par un infarctus remontant à quinze ans, il ne possédait plus la force nécessaire pour fonctionner normalement.

Le docteur nous l'a annoncé dans le couloir, en citant l'une de ces formules scientifiques auxquelles les médecins font précipitamment appel dans les moments cruciaux, cet ahurissant charabia qu'invoque le corps médical lorsqu'il doit s'expliquer sur l'inconcevable : dissociation électromécanique.

Un peu plus tard, maman a tenu à ce que nous prenions l'ascenseur avec l'infirmier qui emportait le brancard à la chambre froide.

« Il ne faut pas le laisser *tout seul* », a-t-elle expliqué.

L'infirmier nous a demandé si nous désirions qu'il souleve le drap pour le voir. J'ai acquiescé de la tête, même si m'échappait le pourquoi de cette approbation. L'instant m'a paru si pénible que j'ai regardé sans réellement voir. Or, en principe, nous y étions préparés. Si les quinze ans écoulés depuis l'infarctus ne nous avaient pas suffi,

les presque deux mois de son hospitalisation auraient dû nous permettre de nous faire à l'idée. L'instant se révéla d'autant plus pénible que j'étais conscient d'avoir manqué le coche et perdu pour toujours l'occasion de lui parler, en voulant le contraindre, lui, à me parler.

Durant ces deux mois, maman veillait sur lui le matin, moi, l'après-midi, et le soir une garde-malade prenait le relais. Nous étions constamment à son chevet, mais lui n'était pas toujours là. Il y avait des jours où nous pensions que tout était fini, mais d'autres, plus rares, où nous croyions qu'il allait s'en sortir. La plupart du temps il était plongé dans un sommeil profond – seules les oscillations défilant sur l'écran du moniteur, à côté du lit, montraient qu'il vivait encore. De temps à autre, il réagissait, dégageant le masque à oxygène qui lui recouvrait la bouche et le nez. Sa folle insistance, de prime abord, semblait contradictoire : sans oxygène, il s'enlevait tout espoir de survie mais son geste, en même temps, était celui d'un homme bien vivant, qui refusait de mourir asphyxié.

Maintes fois je me suis dit que c'était peut-être aussi le geste d'un homme qui, plus simplement, était las de

la vie. Mais comme je n'aimais pas cette explication-là, je le grondais gentiment, remettant le masque à sa place, détendant l'élastique trop serré. L'infirmière de garde me grondait à son tour : pour être efficace, le masque devait adhérer au visage.

Ainsi s'écoulaient nos après-midi. Mon père jouait à cache-cache avec la mort et moi je guettais ces instants précieux où il surgirait de son abri en s'écriant « Coucou! Je t'ai bien eu! », je guettais avec l'espoir de réussir à lui parler, fût-ce in extremis. Pour lui dire quoi? L'interroger sur quoi et de quelle façon? Je n'en avais pas la moindre idée.

Jusqu'à cet après-midi où je l'ai trouvé bien vivant et plein d'entrain. Il avait d'ailleurs enlevé son masque.

« Avec l'accord du médecin! », m'a-t-il affirmé.

Il se sentait en forme. Il m'a serré la main pour me le prouver. Il m'a questionné sur mes activités professionnelles, s'est inquiété du fait que je les négligeais pour venir le voir. Il s'est enquis de son petit-fils qui commençait à peine à bredouiller ses premiers mots. J'ai pris la peine de lui répondre, à coups de phrases brèves, impatientes. Il a semblé déçu par mes réponses laconiques.

Je ne me suis pas laissé démonter. Et au premier silence j'ai saisi l'occasion...

J'aurais pu lui poser mille questions. Et je l'ai interrogé en fin de compte sur cet intervalle de quinze années s'étant écoulé entre l'instant où il avait rencontré ma mère et le jour où ils s'étaient mariés. Entre ses dix-neuf et ses trente-quatre, trente-cinq ans. Cette portion de son existence au sujet de laquelle je ne savais pas grand-chose, voire quasiment rien.

Il m'a scruté sans mot dire, l'air de peser mes intentions. J'ai tenu bon. Forcément, au cours de ces longues années, il n'avait pu manquer de vivre, par exemple, une autre aventure amoureuse...

Il a détourné le regard. J'ai supposé qu'il fouillait dans son passé, cherchant à remettre de l'ordre dans ses souvenirs, à trouver par où commencer. Soudain il s'est retourné, a planté ses yeux dans les miens.

« Arrête » il a lâché.

« Mais... pourquoi? » je me suis récrié.

« Arrête » il a répété brusquement. « Ce n'est pas correct. »

« Pourquoi? » j'ai insisté, presque joyeux.

« Ce n'est pas correct vis-à-vis de ta mère » il a conclu.

Je suis revenu à la charge. Je voulais, à tout le moins, comprendre. J'ai fait tout mon possible pour lui arracher fût-ce un début d'explication. Un instant plus tard il remettait son masque à oxygène – signe que la conversation était terminée.

Il est mort quelques jours plus tard. Cet après-midi-là ne fut qu'une de ses dernières lueurs. Et telle fut notre ultime amorce de discussion...